

*« Lei parla come un prete o un comunista.  
Pensa davvero che le persone vogliono la libertà? »*

*« Vous parlez comme un curé ou un communiste.  
Vous pensez vraiment que les gens la veulent,  
la liberté ? »*



**Les Mains vides**



Valerio Varesi

# Les Mains vides



Traduit de l'italien par  
Florence Rigollet

**Agullo**

Cette publication a été cofinancée avec le soutien de la Commission européenne. Cette publication n'engage que son auteur et la Commission n'est pas responsable de l'usage qui pourrait être fait des informations qui y sont contenues.



Cofinancé par le  
programme Europe créative  
de l'Union européenne

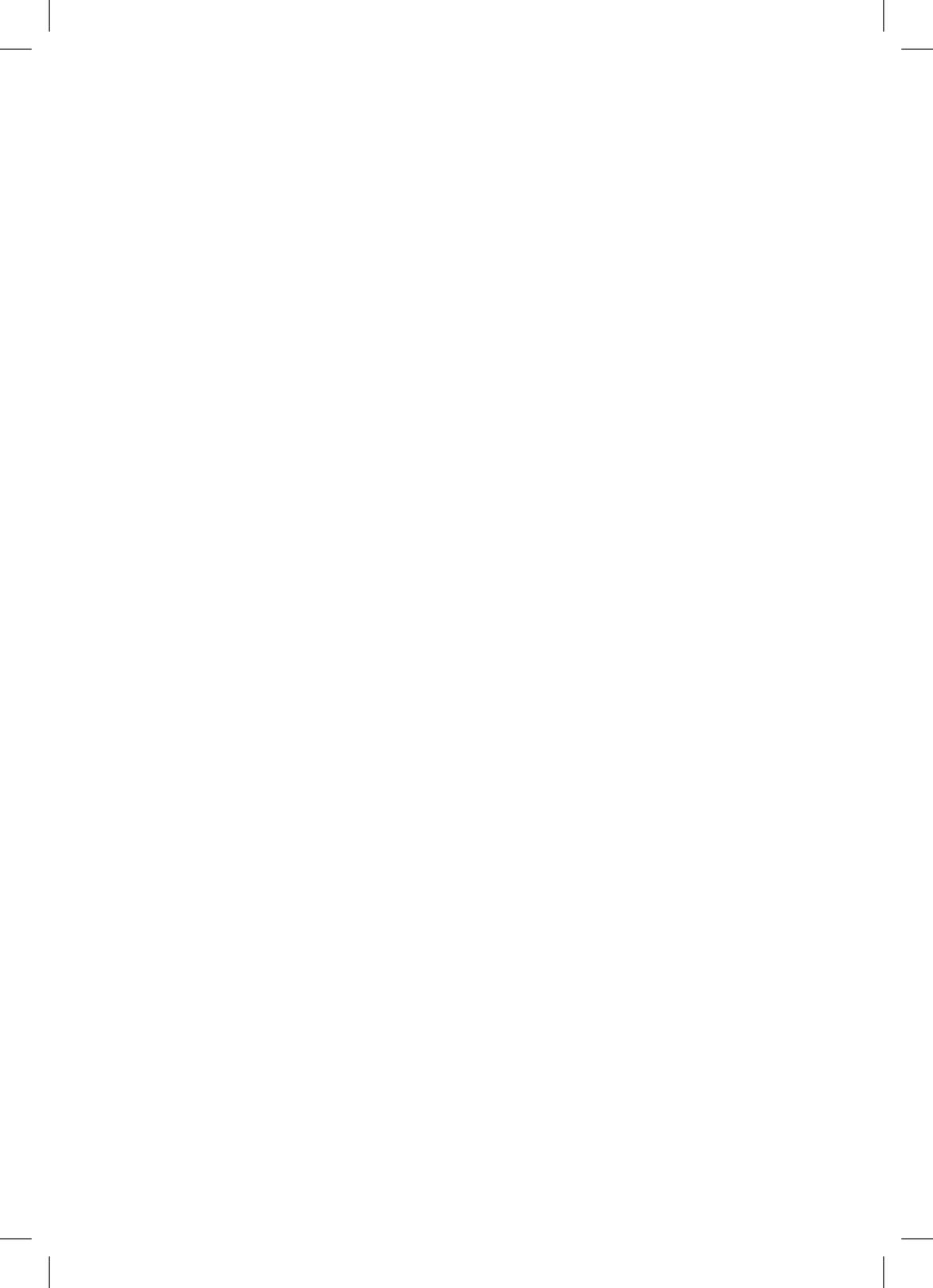
\*

© 2004 Edizioni Frassinelli  
© 2018 Mondadori Libri S.p.A. sous la marque Frassinelli  
Titre original: *A MANI VUOTE*

© Agullo Éditions, 2019 pour la traduction française  
[www.agullo-editions.com](http://www.agullo-editions.com)

Conception graphique : WIPbrands

*À Simona Mammano pour  
ses conseils techniques, et bien d'autres encore.  
À Paola Pioppi, la « dame en jaune » de la Brianza,  
qui a permis à ce roman de prendre son essor.  
À Ilde et à toutes les « filles » de chez Frassinelli,  
pour le tendre soin qu'elles réservent à mes livres.*



# 1

Ce jour-là aussi, la ville attendit vainement la pluie. Quelques nuages prometteurs avaient pourtant fait leur entrée vers dix heures du matin en direction du *duomo*, mais bien vite ils s'étaient dissipés sous la chape de plomb. Le soleil avait alors recommencé à chauffer les immeubles comme un feu doux sous un bouilli, et Soneri s'était remis patiemment à transpirer dans sa chemise de lin. Juvara souffrait davantage et s'était fait toiser quand il avait tenté de rallumer le climatiseur en panne : après la pluie manquée, plus d'illusions possibles, la canicule tendrait son piège et la chaussée collerait sous les gaz d'échappement et les voitures brûlantes. Le commissaire ouvrit la fenêtre et reçut au visage un souffle de vache. Au même moment, une patrouille démarra en trombe et d'autres agents s'agitèrent au milieu des vrombissements et des crissements de pneus. L'orage tant attendu n'éclatait pas au ciel, et Soneri trouva que la couleur des uniformes ne différait pas tant de la couleur du temps.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demanda-t-il.

Sans lui répondre, Juvara monta le son de la radio, et la voix excitée de Pasquariello, le commandant du 17, fit irruption dans les bureaux de la Police judiciaire.

« Un braquage, traduisit-il. Quatre individus ont attaqué la Caisse d'Épargne à la seringue. »

Le compte-rendu des faits, transmis par les voix essouffées des agents, retint toute leur attention. Ils demandaient du renfort pour bloquer les issues. Deux braqueurs avaient pris la fuite à moto et deux autres avaient couru chacun de leur côté. On aurait du mal à les pister en roulant dans les rues de la vieille ville. Dans la cour, deux patrouilles revenues pour des contrôles redémarrèrent : la tempête n'avait pas l'air de vouloir se calmer, et l'on risquerait le tonnerre et des éclairs si les revolvers prenaient la parole.

« Rixe via Trento 13, devant le bar, annonça cette fois Pasquariello. Ça se bat à coups de bouteille, ils sont une quinzaine ! » hurla-t-il aux voitures de la zone.

« On demande du renfort aux pandores ? » intervint alors la voix rauque du vice-questeur. Sa question fut couverte par le halètement d'un agent occupé à poursuivre les braqueurs, qui avait du mal à parler : « On vient d'en repérer un... il se barre en direction de la barrière Repubblica... il est à pied. » Après avoir pris une longue pause pour reprendre son souffle, il tenta de décrire le fuyard : « Il a un tee-shirt bleu ciel avec un jean... des baskets blanches. » On l'entendait perdre le type au piétinement de ses semelles réglementaires, et Soneri imagina avec un certain malaise sa course-poursuite en pleine canicule, ébloui par la réverbération des trottoirs où les crachats s'évaporent au soleil et où les crottes de chiens se desséchaient sans engraisser la terre.

La ville donnait l'impression d'être soudainement secouée par un tremblement de terre. Via Langhirano, un fou menaçait les passants d'un couteau.

« L'été, la ménagerie est ouverte, ronchonna Soneri en faisant allusion aux déséquilibrés qui sillonnaient la ville désertée au mois d'août.

— Ils ne vont pas tarder à nous demander d'intervenir, ajouta Juvara. Encore une urgence et on n'aura plus de patrouilles. »

Dans la cour vide, là où le soleil tapait le plus fort, l'air dansait et effaçait les contours des choses.

« Avec une bonne grosse pluie, tout s'arrêterait vite fait, décréta le commissaire.

— Pourvu qu'il pleuve », soupira l'inspecteur en s'éventant avec un dossier avant de se remettre à étudier les boutons de la télécommande du climatiseur.

On entendit de nouveaux éclats de voix surgir de la radio. Un agent demandait une ambulance via Trento, deux types impliqués dans la rixe étaient blessés et perdaient du sang. On entendait des cris en arrière-fond. Et à nouveau, l'agent qui ne s'en sortait pas : « On est deux contre quinze ! » braillait-il.

Le collègue de la salle de commandement, juste au-dessus de la PJ, criait aussi en tentant de donner des ordres sur trois interventions à la fois, dont aucune n'était simple à régler : « Au pire, on vous envoie Siena-Monza en renfort. »

L'idée d'intervenir avec leur propre section causa la première sueur froide de la semaine sur l'échine de Juvara.

« Toute façon, ils les ont déjà perdus », marmonna Soneri en écoutant les agents intervenus sur le braquage. Les voix étaient plus calmes, signe qu'ils ne couraient plus. La rixe semblait également s'être calmée et la radio n'émettait plus que les généralités des arrestations, une succession de noms aussi secs que des quintes de toux,

combinés à la monotonie de l'alphabet radio et de ses initiales urbaines : « A-Alessandria, M-Milan, E-Empoli, D-Domodossola... »

Le tohu-bohu se calma aussi rapidement qu'il avait éclaté, et le bureau replongea dans le silence. Il paraissait encore plus profond après toute cette excitation, quasi inéluctable, comme après une dispute. C'est alors que Soneri ressentit une espèce de déchirure le traverser sans qu'il ne parvienne à l'identifier. Cette sensation se matérialisa sous forme de mots quand la voix de la radio se remit à parler.

« Le musicien qui joue sur les marches du *Teatro Regio* s'est fait voler son accordéon par deux individus. Allez jeter un coup d'œil », ordonnait Pasquariello à ses agents.

Juvara vit Soneri se caler le cigare entre les lèvres et se diriger vers la porte à grands pas. Il s'était levé si précipitamment qu'il avait dû se liquéfier sur place.

« On peut tout supporter de cette ville : sa chaleur, ses voyous... Mais pas qu'on lui vole sa musique. »

Sur le moment, l'inspecteur n'avait pas compris grand-chose, mais après coup, quand Soneri marchait déjà dans la cour sous le blanc soleil de midi, l'accordéoniste Gondo lui était revenu en mémoire, un petit homme rond au visage innocent de tortue et au sourire à trois dents.

Le commissaire allait vite et gouttait comme un drap que l'on viendrait d'étendre. Il ne saisissait pas bien l'intérêt de voler l'accordéon d'un musicien qui gagnait de quoi vivre grâce à la monnaie des passants. Avec le temps, Gondo était devenu une figure populaire, et les chanteurs les plus célèbres descendaient souvent sur les marches du *Regio* pour entonner une aria au son de l'accordéon, devant les photographes de la presse locale.

On disait que le vieux portait chance et, dans un milieu aussi superstitieux que celui du théâtre, il avait fini par devenir une sorte de talisman. On disait même que certains artistes lui attribuaient le mérite de certains de leurs succès et lui envoyaient de l'argent. En le voyant à présent silencieux et la tête baissée, le commissaire se demandait qui avait pu accomplir une méchanceté aussi gratuite. Le vol était tellement absurde qu'il en devenait suspect. Ou bien c'était le fait d'un pauvre bougre qui avait eu l'idée de revendre l'instrument, ou il y avait anguille sous roche.

Gondo était tellement effrayé qu'il en restait coi.

« Tu les as vus ? Ils étaient combien ? » lui demanda Soneri.

L'homme se tourna brusquement et le dévisagea. Une petite lueur dans ses yeux fit comprendre au commissaire qu'il l'avait reconnu, mais il se limita à lever la main droite en montrant deux doigts.

« Tu ne te souviens pas de leurs visages ? »

Le vieux secoua la tête de gauche à droite, le regard immobile.

« Commissaire, intervint un agent, un témoin m'a rapporté qu'ils l'ont agressé par-derrière et qu'ils lui ont dit quelque chose avant de lui arracher son accordéon. »

Ils avaient agi en plein jour, sans hésiter. Deux individus pour voler un vieil instrument aux touches jaunies, c'était un peu gros. Gondo s'était maintenant recroquevillé en croisant les bras sur son ventre, ramassé comme s'il avait froid.

Soneri s'accroupit en approchant son visage de celui du vieux, ce qui suffit à le faire transpirer à gros bouillons.

« Si tu veux qu'on les attrape, tu dois nous dire tout ce que tu as vu », dit-il en s'efforçant d'être convaincant.

Mais les yeux de Gondo ressemblaient à des miroirs sur lesquels les choses n'avaient aucune prise.

« Tu veux qu'on les attrape ou pas ? »

— Je veux mon accordéon, murmura-t-il de manière quasi imperceptible.

— Il faut nous aider, alors », insista Soneri, persuadé que le vieux avait vu ses agresseurs.

Mais pour toute réponse, Gondo se tourna de l'autre côté. D'un seul coup, le commissaire souffrit d'un trop-plein de chaleur et de sueur, une impuissance insupportable. Il eut du mal à se relever et sentit son pantalon trempé derrière le pli de ses genoux. Il se rappela alors le motif purement personnel de sa venue. Sa colère contre la bêtise du monde et son inguérissable arrogance l'avaient conduit au musicien. Et puis il connaissait Gondo : l'hiver, sa musique envahissait la cité brouillardieuse, ultime soupir d'une ville romantique blafarde et finissante, noyée sous un anonymat luxueux et ordinaire. Pourtant, ce vol ne relevait pas de sa compétence et, si odieux fût-il, ce n'était qu'un petit larcin.

Il prit à part l'agent en service qui rédigeait son rapport : « Fais tout ce que tu peux pour retrouver son accordéon. C'est une faveur que je te demande », et s'en alla avant même d'avoir pu apprécier l'étonnement du policier.

Il sentait comme une couche de glu sur sa peau. La chaleur avait encore augmenté. Elle coupait le souffle et donnait l'impression d'être plongé dans une tasse de thé. La porte du *Milord* sembla la seule issue possible. La fraîcheur de l'air conditionné lui rappela le brusque

changement de température des caves de son enfance, à la campagne, où il descendait en longeant les escaliers moisis et sombres, et où stagnaient les odeurs des vieux fûts de bois, du marc et de la charcuterie. Un jeune apprenti serveur s'approcha de lui en souriant.

« Vous désirez manger ?

— Non, respirer. »

L'autre en resta légèrement interdit. Soneri jeta un œil à sa montre, il était presque treize heures. Il n'avait pas envie de manger seul et décida d'appeler Angela.

« Depuis quand tu as des horaires d'employé ? s'étonna-t-elle.

— J'étais au *Regio* à cause d'un vol, et le *Milord* est l'endroit le plus frais et le plus proche du théâtre. Tu ne voudrais pas me rejoindre ? J'aimerais te raconter quelque chose qui vient juste de se passer.

— Je ne peux pas. L'audience traîne en longueur. C'est pour l'accordéon de Gondo ?

— Tu es déjà au courant ?

— Un de tes collègues vient juste de m'en parler, Gondo est tellement connu... Qui a bien pu faire ça ?

— Je ne sais pas. C'est bizarre, comme histoire, marmonna Soneri.

— Un des symptômes de la barbarie, commissaire. La délinquance n'a plus de limites : on vole dans les églises, aux malades dans les hôpitaux, et maintenant aux musiciens des rues. »

Soneri n'eut pas la force de répondre ni même de changer de sujet : son métier lui donnait de plus en plus le sentiment de ne servir à rien... Cette tentative quotidienne de mettre de l'ordre, de ramener les choses à

leur point d'équilibre lui donnait l'impression d'un travail de Sisyphe, destiné à voir tous ses efforts s'écrouler.

« Quelle pensée a kidnappé ton esprit ? lui demanda Angela avec ironie quelques secondes plus tard.

— De changer de métier.

— Même si tu le fais, tu n'échapperas pas à la société, c'est comme pour la chaleur.

— En attendant, je me suis trouvé une place au frais. Dommage que tu ne puisses pas venir », lui répondit le commissaire en guise de congé.

Il mangea du melon avec du jambon et compta sur le vin : le malvasia frais coulait dans son estomac en lui offrant de petits frissons de plaisir. Comme toujours, être à table lui permettait de réfléchir. Il se remit Gondo en tête, à l'époque où il faisait du porte-à-porte dans les fermes des Apennins en proposant vaisselle, casseroles et balais. Son père lui avait transmis sa passion pour l'accordéon ainsi que son instrument. Ensuite, l'âge aidant, il était descendu à la ville pour gagner de quoi vivre en jouant devant l'institution musicale la plus célèbre de Parme. « Si j'avais pu faire des études, disait-il à ceux qui s'arrêtaient pour discuter, je serais là-dedans », et il montrait le *Regio* où il n'était sans doute jamais entré. Il avait le visage des gens qui ont vu défiler devant eux tout un tas d'occasions et les ont toutes ratées. Le commissaire redouta soudain de lui ressembler. Il se leva pour éviter d'y penser, mais la perspective d'affronter la canicule et d'aller se terrer dans son bureau surchauffé le replongea dans ses ruminations. Heureusement, son téléphone sonna.

« Qu'est-ce qui se passe, Juvara, une nouvelle demi-heure de folie ?

— Pire, murmura l'inspecteur d'une voix sombre.

— Quoi ?

— Pour commencer, l'agression d'une jeune fille dans un parc. Une mineure, Draghi s'en occupe. Ensuite, un homme retrouvé mort chez lui, une affaire très bizarre.

— Homicide ? l'assaillit Soneri.

— Quasi sûr, mais les agents n'y comprennent pas grand-chose. Capuozzo veut que vous alliez y faire un saut.

— C'est où ?

— Via Cavour, au 15. »

*La rue des affaires et des boutiques de fringues*, songea le commissaire. À deux pas du *duomo*, de l'hôtel de ville et du *Regio* : l'affaire sentait le roussi. Son impression se renforça quand il se mêla aux touristes en nage refoulés par des sacristains pressés et devint une certitude devant la porte grande ouverte du numéro 15, surveillée par un agent dégoulinant. L'appartement se trouvait au premier étage, un deux-pièces refait à neuf avec finitions luxueuses et vue sur la rue. Soneri rejoignit le palier où donnaient trois portes blindées ; deux d'entre elles étaient des bureaux tandis que la troisième portait une plaque de laiton avec inscrit GALLUZZO. Un deuxième agent l'ouvrit juste à ce moment-là, et Soneri n'eut pas besoin d'entrer pour comprendre. Un homme brun et bronzé, maigre de corpulence, gisait sur le flanc à côté du canapé. Sa tête était tournée vers la porte comme s'il avait regardé l'assassin s'en aller dans un ultime effort, juste avant de mourir.

À l'intérieur, tout était en désordre. Le commissaire balaya la pièce du regard et tomba sur un type à califourchon sur une chaise, les coudes appuyés sur le dossier, l'air plutôt contrarié. Soneri n'y prêta pas trop attention et se pencha sur le mort pour l'observer de près. Celui-ci avait le visage gonflé et violacé comme une prune. Un léger filet de sang coulait de sa bouche à moitié ouverte. Les poignets avaient l'air d'avoir été excoriés par une corde, laissant ainsi supposer que la victime avait été immobilisée avant d'être frappée à mort. Après avoir examiné le cadavre, le commissaire leva les yeux et retomba sur l'homme assis qui se leva en lui tendant la main.

« Orio De Angelis.

— C'est vous qui l'avez trouvé ?

— Oui, tout à l'heure. La vendeuse m'a appelé pour m'avertir que Francesco ne s'était pas présenté à la boutique, et j'ai trouvé ça bizarre.

— Vous êtes entré comment ?

— Je suis allé prendre la clé chez sa sœur. »

Soneri rejoignit la fenêtre qui donnait sur la rue quasi déserte en ce début d'après-midi et où, le soir venu, la parade des promeneurs entrerait en scène. Juste en face, la via Dante se prolongeait en s'élargissant et offrait un aperçu de la rue parallèle, la via Garibaldi, bercée quelques heures auparavant par les notes de l'accordéon de Gondo.

« Quel est votre lien avec Galluzzo ? demanda-t-il soudain en voltant comme un danseur.

— Nous sommes associés, mais c'est moi qui m'occupe des boutiques de Milan.

— Quel genre de boutiques ?

— Prêt-à-porter.

— Et lui, reprit Soneri en indiquant le mort, il était responsable de quelle boutique ?

— De celle d'en dessous. C'est une chaîne de magasins, on a chacun notre zone.

— Il ne gérait que cette boutique ?

— Non, une autre, à Fidenza. »

Le commissaire se rappela la vitrine à côté de la porte d'entrée : la rue était saturée de magasins de vêtements et, dans le centre-ville, on trouvait désormais davantage de vendeurs de lingerie que de boulangeries.

Nanetti, le chef de la Scientifique, accompagné par deux personnes de son équipe, arriva au moment où Soneri donnait congé à De Angelis.

« Il faudra rester à notre disposition, l'avisa-t-il. Au moins quelques jours. »

L'autre acquiesça tout en s'épongeant la sueur avec sa pochette.

« Je dois rester ici encore un peu, l'informa-t-il.

— Ce sera préférable, siffla le commissaire.

— Vous pensez que ça prendra du temps ? bredouilla De Angelis, inquiet.

— Ça dépend », répondit Soneri, sibyllin.

Son esprit lui paraissait si lourdement confus qu'il ne put rien ajouter d'autre.

Nanetti jura plusieurs fois, la chaleur et la sueur rendaient le travail difficile. Le commissaire sortit alors sur le palier. Un léger courant d'air montait de la cage d'escalier. Il bénit en pensée les vieilles bâtisses et saisit son portable.

« Juvara, attaqua-t-il sans le saluer, essaye de trouver tout ce que tu peux sur un certain Francesco Galluzzo, au 15 de la via Cavour : famille, amis, fréquentations.

Épluche surtout ses comptes bancaires, dettes, assurances. L'argent, nerf de la guerre, hein ? »

Il raccrocha et attendit que Nanetti le rejoigne après avoir fini d'organiser son travail.

« Alors ? demanda-t-il en allumant son *toscano*.

— Je pense qu'il s'agit d'une histoire qui leur a échappé », répondit son collègue après un long silence.

Le commissaire approuva d'un signe de tête.

« Tu penses qu'ils étaient combien ?

— Au moins deux. Il y a des empreintes de semelles qui ne sont pas celles de la victime. Hormis celles du type qui était là, évidemment. Son associé, si j'ai bien compris ?

— Tu as remarqué ses poignets ? poursuivit Soneri sans répondre à sa question.

— Ils l'ont sûrement ligoté avant de le frapper et ils ont dû lui retirer ses liens quand il s'est évanoui, confirma Nanetti. On a trouvé un couteau de cuisine et des restes de cordes sous le canapé.

— Peut-être qu'ils voulaient juste lui donner une leçon. Tu sais ce que ça veut dire.

— Un avertissement. Attention, la prochaine fois, on te descend.

— Et il n'y a pas eu de prochaine fois », marmonna le commissaire.

Nanetti s'appuya à la rampe, profitant lui aussi du courant d'air qui montait des escaliers, avant d'ajouter : « Mais il n'y a pas que ça... »

Soneri l'interrogea du menton.

« Tu as vu le désordre ? Pour moi, ils lui ont volé quelque chose, on a tous les signes d'une fouille approfondie. Et on n'a pas retrouvé son portable. »

Le commissaire pensa à un voyou du même acabit que le voleur de l'accordéon de Gondo. Tout semblait se tenir.

« Cela dit, la thèse du vol n'est pas logique non plus », reprit Nanetti.

Soneri le fixa d'un petit air réprobateur : il ne supportait pas qu'on le tienne sur le gril. Mais il se dit que son collègue devait se remettre les idées en place en parlant à voix haute.

« Ils n'ont pas touché au coffre-fort, s'interrogea Nanetti. Il était pourtant à l'endroit le plus banal du monde, juste derrière une reproduction de Monet. Ce n'est pas difficile de convaincre quelqu'un de l'ouvrir en le rouant de coups.

— Une fausse piste, le coupa Soneri. Et pas des plus raffinées.

— C'est aussi mon avis, sinon on ne comprend pas pourquoi la porte n'a pas été forcée. On est obligé d'en déduire que Galluzzo a fait entrer son assassin parce qu'il le connaissait.

— Ils pourraient l'avoir attendu et menacé en bas de chez lui, supputa Soneri.

— Et alors pourquoi ils ne lui auraient pas fait ouvrir son coffre-fort ? Et puis il y a une autre anomalie... » ajouta Nanetti.

Le commissaire commençait à s'impatienter, mais s'efforça de rester calme et de ne poser aucune question à son collègue, qui poursuivit : « Apparemment, un écran plasma assez grand a disparu. On voit sa trace sur le mur, et des fils qui pendent.

— C'est pas net, cette histoire.

— Je trouve aussi.

— Peut-être que Galluzzo l'a emmené en réparation quelques jours plus tôt...

— Peut-être, murmura Nanetti. Quoi qu'il en soit, et vu comme c'est parti, ça m'a tout l'air d'une affaire emmerdante.

— Il fallait s'y attendre, maugréa Soneri. La chaleur ramollit les cerveaux », ajouta-t-il, effrayé par le travail qui l'attendait.

Il n'avait jamais aimé l'été en ville, quand les rues puent la pisse et que des odeurs âcres de transpiration flottent dans les autobus. Il n'aimait pas non plus son agitation nocturne désespérée, les foules d'ivrognes hurlant aux lunes opaques voilées par la touffeur, les insomnies et ses coups de barre poméridiens au plus fort de la canicule. Il aurait voulu retourner au brouillard et à sa discrétion, humide et enveloppante. Heureusement, le 15 août approchait et la ville se viderait en laissant derrière elle les vieux et les fauchés. Il se consola en songeant aux rues désertes, à la beauté de la ville enfin silencieuse et aux dîners dans quelque auberge à l'ombre des tonnelles : sa petite villégiature personnelle.